

## Les Sept Garçons et leur sœur

P. Sébillot - Contes populaires de la Haute Bretagne XXVII bis

Il était une fois un homme et une femme qui avaient sept garçons et point de fille. Le mari en était bien fâché, et il disait à sa femme:

- Il n'y a ici que des gars et point de cuisinière : si ton prochain enfant est encore un garçon, je tuerai tout à la maison; si c'est une fille, je tuerai les gars.

La mère dit à ses enfants :

- Si vous voyez une quenouille devant la maison, il faudra vous sauver bien vite; car votre père vous tuerait.

Quelque temps après, ils virent une quenouille; alors ils partirent tous les sept et se réfugièrent dans la forêt, où ils trouvèrent une petite maison qui était bien commode pour demeurer; ils se firent charpentiers, et ils vivaient à l'aise; mais ils étaient marris de ne point avoir de femme pour préparer leur cuisine.

Leur père était bien aise d'avoir une fille; il la chérissait de son mieux, et il lui acheta un peigne d'argent. Un jour qu'elle se peignait sur le bord d'un puits, une pie survint qui prit le peigne dans son bac, et se mit à fuir en sautillant. La petite fille courut après la voleuse, et elle lui répétait :

*La pie, rend-moi mon peigne !*

*La pie, rend-moi mon peigne !*

Mais la pie continuait à se sauver; elle la suivit, et finit par arriver à la petite maison où demeuraient ses frères. La pie se posa sur la cheminée, et laissa tomber le peigne d'argent. La petite fille entra dans la cabane par le trou du chat - elle n'était guère grosse - et trouva son peigne qui était tombé dans les cendres du foyer; elle le ramassa, puis elle sortit, et alla se cacher sous une cuve.

Au soir, elle vit venir ses sept frères, dont sa mère lui avait souvent parlé; elle fut bien contente, et elle se dit :

"Ils n'ont point de cuisinière, les pauvres gars; demain je leur ferai leur soupe."

Elle se leva avant le jour, et quand les frères s'éveillèrent le lendemain matin, ils trouvèrent leur soupe toute chaude; le soir et les jours d'après leur repas était encore préparé, et ils ne voyaient personne. Ils se dirent :

"Il faut que nous sachions qui nous apprête nos repas; nous allons acheter des épingles et les mettre dans nos draps de lit; de cette façon dès que nous remuerons, nous sentirons les épingles et nous serons réveillés."

Le lendemain, elle leur fit encore leur soupe; un des frères se réveilla, et la vit.

Elle retourna se cacher sous la cuve ; ils la levèrent et lui demandèrent ce qu'elle faisait là. Alors, elle leur dit qu'elle était leur soeur.

Ils lui dirent de rester à la maison, et de faire tout à leur guise; ils lui donnèrent un petit chien, en lui recommandant de lui offrir à manger de tout ce qu'elle aurait; car c'était le petit chien qui allait chercher du feu chez un Sarrasin (1) et il aurait dévoré la petite fille s'il l'avait vue.

Un jour la petite fille mangea une noix, et n'en donna point au chien; le feu s'éteignit et le chien ne voulut plus comme d'habitude aller en chercher chez le Sarrasin. La petite fille fut obligée de prendre son sabot et d'aller à sa place.

Elle frappa à la porte du Sarrasin, et sa femme qui n'était point sarrasine vint lui ouvrir.

- Donnez-moi du feu, s'il vous plat, ma bonne dame, dit la petite fille.

- Je veux bien, mon enfant, répondit la femme; mais sauvez-vous bien vite; car mon homme est Sarrasin, et s'il vous voyait, il vous mangerait.

Comme la petite fille était prête à partir avec son feu, le Sarrasin arriva, et sa femme n'eut que le temps de la cacher sous un paquet de linge sale.

- Je sens la chair chrétienne, dit le Sarrasin en entrant.

- Non, ce sont des poulets que je viens de tuer.

- Je sens la chair chrétienne; ce ne sont pas des poulets.

- C'est notre vache qui a eu un veau.

- Je sens la chair chrétienne; ce n'est pas le veau que je sens.

- Ce sont nos petits moutons que je viens de rentrer à l'étable.

- Je sens la chair chrétienne; dis-moi ce que tu caches.

- Je t'en prie, répondit la femme, je vais tout te dire; mais tu ne lui feras point de mal : c'est une petite fille qui est venue chercher du feu dans son sabot.

- Je veux bien ne pas la manger, dit le Sarrasin; mais à la condition que tous les matins elle m'apportera son doigt à sucer.

La petite fille s'en alla; mais tous les matins elle apportait son doigt à sucer au Sarrasin, et elle maigrissait à vue d'œil. Les frères s'en aperçurent et lui dirent:

- Qu'est-ce que tu as? tu deviens pâle comme un navet.

- Je n'ai rien, répondit-elle.

Mais comme ils la pressaient de questions, elle ne voulut point mentir, et leur dit qu'un matin elle n'avait pas voulu donner au petit chien un morceau de noix, et que comme il refusait d'aller chercher du feu, elle avait été obligée d'aller en demander chez le Sarrasin; il était survenu pendant qu'elle en prenait, et n'avait consenti à ne pas la manger, que si elle lui apportait son doigt à sucer; tous les matins elle passait son doigt gauche par une fente de la porte, et sa main enflait dès que son doigt avait été sucé.

- Demain tu retourneras encore, lui dirent ses frères; mais tu diras au Sarrasin d'agrandir le trou de la porte, et au moment où il passait la tête pour sucer le doigt de la petite fille, un des frères qui le guettait lui fit sauter la tête d'un coup de hache.

La femme du Sarrasin fut bien contente d'être débarrassée de son mari; elle l'enterra dans un grand trou, dans un coin du jardin. Elle planta sur sa fosse des poireaux qui devinrent si énormes que chacun d'eux avait plus d'un pied de tour. Les frères n'avaient point de jardin; mais la femme du Sarrasin leur donnait volontiers des légumes. Un jour ils dirent à leur sœur d'aller chercher des poireaux; elle en mit dans la soupe; mais dès que ses frères l'eurent mangée, ils tournèrent en Sarrasins.

La petite fille resta à vivre avec la veuve du Sarrasin, et elles furent très heureuses toutes les deux.

*Conté en 1881, par Françoise Dumont, d'Ercé, fille d'un tisserand, âgée de 21 ans environ.*

(1) Ogre; c'est un synonyme que les conteurs gallots emploient assez fréquemment.